

Sur tous les fronts

Femmes en guerre du Moyen Âge au XXI^e siècle

Textes réunis et édités par

Véronique Garrigues

Agrégée et docteure en histoire moderne



Retrouvez tous les titres de la collection
sur notre site

librairie.studyrama.com

Édition : Myriam Pasek
Mise en page : Loïc Pennanéac'h

© Bréal, septembre 2024.
Toute reproduction même partielle interdite
ISBN : 978-2-7495-5668-0

Sommaire

Préface

Peut-on encore écrire une histoire de la guerre sans les femmes ?

Véronique Garrigues

Bibliographie	12
---------------------	----

1

Des chevalereses à Jeanne d’Arc : une guerre au féminin (XI^e-XV^e siècles) ?

Christelle Balouzat-Loubet

Quand les femmes prennent les armes	15
• La guerre, devoir de la noblesse	15
• Les femmes dans la bataille	17
Penser la guerre au féminin	18
• De nombreux modèles	18
• Une participation aux conflits qui fait débat	20
L’exception n’est pas la norme	21
• Des expériences limitées dans le temps	21
• D’autres formes de combat	22
Conclusion	23
Bibliographie	24

Femmes en armes (XVI^e-XIX^e siècles)

Véronique Garrigues

Des féminités guerrières dans l'Europe moderne	26
• Femmes des remparts et femmes fortes	27
• Alerter, combattre, commander	28
• Codifier la guerre, exclure les femmes	32
Citoyennes armées et femmes soldats pendant la Révolution française	33
• Femmes patriotes	33
• Insurgées en Vendée	34
• Une expérience féminine de l'armée	35
Conclusion	37
Bibliographie	38

Communarde en contrebas des barricades : une autre brèche dans l'ordre social et politique

Chloé Leprince

Une histoire de la Commune par en bas	41
• Comblé le vide archivistique	41
• L'ombre portée de Louise Michel	42
• 1 051 femmes dans la répression judiciaire	44
Euphémisation de la lutte des communardes	46
• L'action des communardes occultée	46
• La politisation des ouvrières invisibilisée	48
Une mobilisation collective : l'Union des femmes pour la défense de Paris	49
Bibliographie	51

Se donner aux Allemands ou à la patrie ? Modèle et contre-modèle de la femme occupée dans la France et la Belgique de la Grande Guerre

Emmanuel Debruyne

Se donner à la Patrie	57
Se donner aux Allemands	61
De l'expérience à la mémoire	65
Bibliographie	67

Relations entre une civile et des soldats de mai 1915 à janvier 1921. Yvonne Fleury et ses filleuls de guerre

Aliénor Gandanger

Les écrits du for privé d'une marraine de guerre	71
• Yvonne Fleury, une reporter de son temps	72
• Honte, embarras ou appréhension : écrire pour sortir de l'isolement	72
Les relations entre une marraine et ses filleuls	74
• « Me voilà marraine de trois poilus ! »	74
• « Une petite consolation » : quand la marraine devient synonyme de réconfort	76
• « Correspondance anti-cafardiste »	78
Les maux du filleul, les mots de la marraine	79
• « J'ai à vous dire maintenant »	79
• Permission, la vraie rencontre	80
• Affinités entre filleuls et marraine	82
Conclusion : des expériences croisées de la guerre	83
Bibliographie	83

**Danser pour des hommes, travailler avec des femmes.
La situation ambivalente des danseuses de l'Opéra de Paris
sous l'Occupation (1940-1944)**

Léa Weill

Entrée en guerre, une troupe d'un autre genre	86
Des corps de femmes observés, jugés et touchés par des hommes	88
• Les relations des danseuses avec les spectateurs : domination ou « protection » ? ...	88
• Le service de la danse à l'Opéra : un univers féminin dirigé par des hommes	92
Le ballet de l'Opéra, un espace d'émancipation vis-à-vis des modèles de la société ?	97
• L'affirmation des danseuses face à l'autorité hiérarchique	97
• La place du féminin dans les archives	98
• Un fonctionnement démocratique ? La pratique du vote au sein du ballet	99
Conclusion : des modèles de genre alternatifs ?	100
Bibliographie	101

**Débusquer la Résistance des femmes,
apprécier l'engagement résistant féminin (France 1940-1944) :
retour sur une histoire en chantier**

Catherine Lacour-Astol

Faire entrer les femmes dans l'histoire de la Résistance : jeux d'ombre et de lumière	105
• Une histoire de la Résistance sans les femmes (sortie de guerre-années 1970) ?	105
• Histoire des femmes et du genre, histoire de la Résistance : une rencontre longtemps différée ?	107
Apprécier l'engagement résistant féminin : méthodes, biais, apports	111
• Les actes : l'engagement résistant féminin dans le regard de l'occupant	111
• Un engagement singulier : quels marqueurs ?	113

Conclusion	117
Bibliographie	119

Quand la guerre trouble le genre **(XVIII^e-XXI^e siècle)**

Fabrice Virgili

La guerre est d'abord une affaire d'hommes	122
Mobiliser les femmes... désarmées	124
Femmes et hommes dans la tourmente	125
En finir avec la virilité guerrière ?	129

Bibliographie générale	133
-------------------------------------	-----

Préface

Peut-on encore écrire une histoire de la guerre sans les femmes ?

Véronique Garrigues

Agrégée et docteure en histoire moderne,
membre de l'association Mnémosyne

Ce volume est le fruit d'une journée d'étude organisée le 13 novembre 2021 par l'APHG à Lille, accueillie dans les locaux de l'Institut d'études politiques de Lille, nous les en remercions vivement. Avec le soutien de la Régionale de l'APHG Nord-Pas-de-Calais, Appolline Bienaimé et Joëlle Alazard ont été les chevilles ouvrières de cette journée jusqu'à sa publication. Ce volume est aussi le fruit d'un partenariat entre l'APHG et l'association Mnémosyne. Cette dernière promeut l'histoire des femmes et du genre depuis presque 25 ans, et se réjouit de pouvoir transmettre, notamment auprès des enseignant·es, l'histoire renouvelée de ces femmes qui ont vécu une variété d'expériences pendant des conflits, de l'époque médiévale à nos jours.

Artémise, Boudica, Jeanne d'Arc sont des combattantes légendaires ou des héroïnes nationales qui tiennent une place particulière dans la mémoire collective. Troublée par des récits mythiques, chevaleresques ou romanesques, l'expérience de la guerre par des femmes a souvent été minimisée et cantonnée à celle de victimes. La réalité historique est évidemment plus complexe et une historiographie récente réinterroge la participation des femmes aux conflits armés à l'aune de nouvelles approches avec l'interprétation de preuves matérielles et biologiques des cultures du passé. Ainsi de nouveaux questionnements des sources historiques montrent l'implication féminine dans les guerres, non plus comme relevant de l'anecdotique ou de l'exceptionnel, mais comme des actrices à part entière, lors des croisades ou des guerres de religion, au cours de guerres de libération ou de guerres contre-révolutionnaires, derrière des remparts ou sur un champ de bataille, épée à la main ou ajustant un fusil.

Le faible écho de l'engagement féminin dans les livres d'histoire s'explique dans un premier temps par une écriture très masculine de la fabrique du récit national. Quel que soit le siècle envisagé, la plume ou la parole reste au capitaine ou au soldat, rarement à la chevaleresse ou à la résistante. La lecture des mémoires de vieux capitaines ou des lettres de soldats doit se faire entre les lignes pour déceler la présence féminine sur un champ de bataille ou celles occupées à la logistique des armées. La minimisation de l'action des mères ou des filles pendant la Seconde Guerre mondiale a été interrogée par Laurent Douzou en 1993. En observant la distribution de la parole lors des entretiens servant à recueillir le récit des témoins de la Résistance, l'historien se demandait si elle était seulement une « affaire d'hommes ». Cette même difficulté à penser la place des femmes lors d'opérations militaires se retrouve quand on fait face aux collections patrimoniales. Toute une catégorie d'objets porte une valeur genrée par leur proximité avec un univers supposé masculin ou pensé comme féminin. L'essentialisation du mobilier funéraire a ainsi occulté le rôle des princesses vikings, car il semblait impossible à des archéologues d'envisager la présence d'épées dans des tombes de femmes. La question du genre des armes ou des uniformes se pose donc aussi pour les musées. Pour rendre compte de la diversité des expériences de guerre et briser le silence de ces sources, il faut donc se tourner vers les archives produites par les femmes dans la sphère de l'intime (correspondances, mémoires, journaux intimes) ou vers de nouveaux supports, comme la photographie. Avant les deux conflits mondiaux, le nombre des représentations de femmes aux armées est dérisoire. Après la Grande Guerre, surtout photographiée par les services des armées, l'arrivée de correspondantes et photographes de guerre met en lumière les femmes comme victimes des violences, affrontant les difficultés du quotidien ou armes à la main. Gerda Taro (1910-1937) documente ainsi la guerre civile espagnole et Lee Miller (1907-1977) est accréditée comme correspondante de guerre auprès de l'armée américaine en 1942. Elles partagent la dureté du terrain et les mêmes dangers que leurs homologues masculins : Dickey Chapell, après avoir couvert la bataille d'Okinawa, la guerre d'Algérie du côté du F.L.N., décède le 4 novembre 1965 alors qu'elle accompagne une patrouille américaine au Vietnam. Denis Ruellan rappelle que ces « reportères » ont pu être dans un premier temps cantonnées à un « angle féminin » pour leurs reportages (victimes civiles, soins aux soldats) et maintenues à l'écart du front. Pourtant, lors de la guerre du Vietnam, elles ont pu compenser les inégalités de genre car les Vietcongs avaient de nombreuses unités féminines, et le sentiment de sororité a pu leur servir quand elles étaient en contact avec ces sources. Pour dépasser

des stéréotypes alimentés par un regard masculin excluant les femmes des zones de guerre ou les assignant à des tâches dites féminines, il faut explorer les nouveaux « territoires de l'historien » (et de l'historienne) à la croisée de l'histoire militaire, de l'histoire sociale et de l'histoire du genre. Cette évolution de la question du rapport des femmes aux faits d'armes, dépassant les lieux communs de la répartition classique des rôles entre les sexes, a suivi le cheminement des courants historiques du siècle dernier.

Les femmes ont été très longtemps délaissées par les historiens du fait militaire. Désertant le champ de l'histoire bataille, les historiens et les historiennes des années 1970 ont orienté leurs recherches vers la compréhension des bouleversements qui déchirent les sociétés en guerre. En se plaçant à la hauteur des individus, émergent les questions de front et d'arrière, qui distinguent les combattants des civils, les soldats de ceux et celles qui font tourner l'économie de guerre. Des questions pertinentes pour les derniers conflits mondiaux, mais qui invisibilisent encore les guerrières des époques plus anciennes. Avant que le service militaire et la caserne deviennent une fabrique de la virilité à partir du XIX^e siècle, les armées européennes au Moyen Âge ou à l'époque moderne demeurent des univers mixtes. S'y côtoient les combattants, mais également leurs épouses, des prostituées, des vivandières et des blanchisseuses. Lors des guerres de siège, l'ensemble de la population est mobilisé pour la défense de la cité. Dans les analyses historiques, la distinction n'est pas encore de mise entre les rôles des uns et des autres. Au mieux, des figures féminines peuvent émerger mais ce sont surtout des études d'histoire locale qui s'attachent à ces rares cas, ou quelques biographies qui tendent à singulariser ou héroïser leurs actions (reines ou résistantes en particulier). Les recherches des contemporanéistes, en s'interrogeant sur la participation des femmes dans les sociétés en guerre, cherchent à mesurer leur engagement soit aux côtés des hommes, comme infirmières ou marraines de guerre, soit en remplaçant des hommes dans les champs ou à l'usine, plus rarement comme résistantes ou partisans. Les questionnements se portent sur la répartition des rôles sexués, sur le degré de transgression quand une action féminine emprunte des codes considérés comme masculins. L'expérience de la guerre ne se décline pas uniquement dans le registre de l'engagement armé, les femmes apparaissent largement en marge des combats, comme espionnes, suiveuses ou négociatrices. Mais elles sont engagées sur tous les fronts, à l'arrière ou en territoire occupé, héroïnes ou inconnues, leurs expériences combattantes sont plurielles. Il existe une grande fluidité des pratiques féminines lors des conflits.

Néanmoins, des invariants traversent les expériences féminines au cours des guerres : les femmes ont toujours été exposées à la violence des hommes, notamment sexuelle. Le viol de guerre, bien que condamné par le droit international dès la première modernité, demeure un acte d'anéantissement des sociétés et une stratégie de guerre lors des opérations militaires, encore au XXI^e siècle. Les atrocités et le déchaînement des brutalités masculines ne doivent pas occulter la part que les femmes ont pu prendre à des actes violents. Les dernières recherches sur les femmes collaborant avec l'occupant allemand en France pendant la Seconde Guerre mondiale ou sur les gardiennes des camps de concentration démontrent que la férocité et la cruauté ne sont pas l'apanage d'un seul sexe. De même, les études sur le génocide contre les Tutsi au Rwanda, qui mettent en évidence la participation massive de la société civile aux tueries, dévoilent que les femmes participent aussi à la violence exterminatrice. La violence des femmes fut longtemps considérée comme un tabou, car elle s'écartait des identités assignées aux unes et aux autres, avec l'idée qu'elles ne pouvaient être dangereuses par essence ou par nature. Pourtant l'Histoire ne manque pas d'exemples de pétroleuses, de viragos, de pirates ou de kamikazes. Les nouvelles formes de guerre invitent encore à déconstruire les clichés sur la non-violence des femmes. Les femmes qui commettent des attentats ont des motivations et des profils qui ne diffèrent pas de ceux des hommes, mais la féminisation du terrorisme met à mal le modèle viril du combattant tant il semble contradictoire avec les normes sociales.

Les conflictualités, anciennes ou contemporaines, dévoilent les fluctuations des normes genrées et leurs assignations. La prise en compte de la participation des femmes sur les champs de bataille déconstruit un modèle hégémonique de masculinité guerrière, tout en subordonnant l'engagement féminin à des valeurs militaires toujours viriles.

≡ Bibliographie

Perrot Michelle, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Flammarion, 2020 [1998].

Sohn Anne-Marie et Thélamon Françoise (dir.), *L'Histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Perrin, 1998.

Sohn Anne-Marie (dir.), *Une histoire sans les hommes est-elle possible ?*, ENS Éditions, 2014.

1

Des chevaleresses à Jeanne d'Arc : une guerre au féminin (XI^e-XV^e siècles) ?

Christelle Balouzat-Loubet

Maîtresse de conférences en histoire médiévale
à l'université de Lorraine (site de Nancy)

Comme le rappelle l'anthropologue Deirdre Meintel dans un article de 1983, les femmes, même si elles sont très souvent butins ou victimes de guerre, peuvent également en être des protagonistes, et ce de différentes manières, la participation aux combats n'en étant qu'une des modalités¹. Les travaux menés en histoire médiévale l'attestent : les femmes ne se tiennent pas à l'écart des conflits, elles en sont des actrices essentielles. Elles peuvent, à l'image de Philippa de Hainaut plaidant la cause des bourgeois de Calais auprès de son époux, incarner la figure de la médiatrice, sur le modèle de la Vierge intercédant pour les hommes auprès

1. Deirdre Meintel, « Victimes ou protagonistes : les femmes et la guerre », *Anthropologie et Sociétés*, 1983, vol. 7, n° 1, p. 179.

de Dieu², ou à l'inverse pousser les hommes à la guerre. Durant les conflits, elles protègent le foyer, approvisionnent les belligérants, se livrent à l'espionnage. Certaines n'hésitent pas à prendre les armes. Parmi elles, Jeanne d'Arc, dont l'extraordinaire épopée tend à occulter les autres chevaleresses ou simples femmes du peuple, qui apparaissent sous la plume des chroniqueurs³.

Plusieurs écueils compliquent néanmoins l'étude du phénomène. Le premier tient au vocabulaire : le terme de « chevaleresse » ou « chevalière » (*militissa* en latin) est polysémique, car il peut désigner la femme du chevalier, la cavalière, qui combat à cheval, ou encore, à partir du milieu du XIV^e siècle, la dame qui appartient à un ordre de chevalerie. Il ne désigne donc pas nécessairement une femme portant ou ayant porté les armes. User de ce terme, c'est aussi laisser de côté toutes celles qui ont pu prendre part aux combats sans pour autant appartenir à l'aristocratie. La seconde difficulté tient à la nature de la documentation disponible : les figures de femmes combattantes apparaissent essentiellement dans les sources narratives, en particulier les chroniques, dont la fiabilité est souvent douteuse. Il est malaisé de faire la part entre ce qui relève de la réalité, de la fiction ou encore du fantasme et de l'idéologie. Quel crédit peut-on en outre apporter à la vision des femmes proposée dans ces sources rédigées par des hommes, *a fortiori* une majorité de clercs jusqu'au XIV^e siècle ? Le dernier élément à prendre en compte est la chronologie. Il y a plusieurs Moyen Âge et si, effectivement, les femmes se firent rares sur le champ de bataille au XV^e siècle

2. L'analogie est suggérée par la grossesse de Philippa et l'allusion à Marie dans l'extrait relatant l'épisode : « Alors, la noble reine d'Angleterre fit un acte d'une grande humilité. Elle était enceinte de plusieurs mois et pleurait doucement de pitié, sans pouvoir se retenir. Elle se jeta à genoux devant le roi son époux : "Noble sire, depuis que j'ai passé la mer, en courant tous les risques que vous connaissez, je ne vous ai jamais rien demandé. Je vous prie humblement et je vous demande comme une faveur personnelle, au nom du Fils de sainte Marie et pour l'amour de moi, accordez-moi la grâce de ces six hommes !" » [Jean Froissart, *Chroniques*, éd. George T. Diller, Droz/Minard, 1972 (Textes littéraires français, 194), p. 843-sq].

Voir aussi au sujet du rôle des femmes dans le maintien, la défense et la promotion de la paix Nicolas Offenstadt, *Faire la paix au Moyen Âge. Discours et gestes de paix pendant la guerre de Cent Ans*, Odile Jacob, 2007 et Murielle Gaude-Ferragu, *La reine au Moyen Âge : le pouvoir au féminin, XIV^e-XV^e siècle, France*, Tallandier, 2014, p. 122-130 (L'intercession de la reine : justice et paix).

3. Cf. par exemple Sophie Cassagnes-Brouquet, *Chevaleresses. Une chevalerie au féminin*, Perrin, 2013 ; Damien Carraz, « De nouvelles Amazones ? Les femmes aux croisades », *Histoire et images médiévales*, 2008 (n° 13), p. 37-54 ; Martin Aurell, « Les femmes guerrières (XI^e et XII^e siècles), M. Aurell, T. Deswarte (dir.), *Famille, violence et christianisation au Moyen Âge : mélanges offerts à Michel Rouche*, PU Paris-Sorbonne, 2005, p. 319-330. [En ligne] URL <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01420433>

– d'où, en partie, l'émotion suscitée par le phénomène Jeanne d'Arc –, il n'en fut pas toujours été ainsi⁴.

Leur effacement n'est qu'un effet miroir de la mise à l'écart des femmes de la scène politique dans un mouvement entamé au XIV^e siècle sous les derniers Capétiens directs.

Ces précautions prises, quel tableau peut-on dresser de la guerre au féminin entre les XI^e et XV^e siècles ? Je commencerai par revenir sur certaines de ces figures de guerrières, qui attestent que les femmes pouvaient combattre ; j'aborderai ensuite la question des débats soulevés par leur participation aux combats ; je terminerai par une remise en contexte, pour nuancer l'importance du phénomène et revenir sur les autres formes d'implication des femmes dans la guerre médiévale.

■ Quand les femmes prennent les armes

La guerre, devoir de la noblesse

Celles qui incarnent la guerre au féminin sont les chevalereses du premier Moyen Âge qui, avant d'être femmes, sont membres de la chevalerie, l'ordre des *bellatores* ou guerriers théorisé autour de l'an Mil. Elles endossent à ce titre un statut et des valeurs indépendantes du genre. Théoriquement, toute femme noble peut endosser le rôle de guerrière, et les femmes du peuple elles-mêmes, quoique placées par les clercs dans la catégorie des *inermes*, les « non-armés », savaient sans nul doute manier les armes pour pouvoir se défendre⁵. Comme leurs homologues masculins, les filles de l'aristocratie étaient initiées à l'équitation et à la chasse, notamment au faucon. La chasse est certes une activité de loisir,

4. Les récits des Romains relatent la tradition germanique du maniement de l'épée, même chez les femmes ; pour les périodes hautes, il est aujourd'hui admis que des femmes combattaient chez les Vikings : dans sa *Gesta Danorum* (la *Geste des Danois*), Saxo Grammaticus (v. 1150–v. 1206-1220) évoque 300 femmes qui combattirent aux côtés des Danois à la Bataille de Bråvellir en 750. Il mentionne également Lagertha qui combattit aux côtés de Ragnar Lodbrok et l'aida à gagner la bataille en conduisant personnellement une attaque astucieuse sur le flanc des ennemis. L'analyse ADN du squelette de la tombe de Birka, découverte en Suède en 1880, atteste qu'il s'agit bien d'une femme, inhumée avec armes et chevaux (même si les débats persistent pour savoir si elle a réellement combattu).

5. Sophie Cassagnes-Brouquet, « Au service de la guerre juste. Mathilde de Toscane (XI^e-XII^e siècle) », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 2014, n° 39, p. 37-54.

codifiée et prestigieuse, mais c'est aussi un moyen de se maintenir en forme et de se préparer au combat. Le jeu d'échecs, qui reproduisait le combat entre deux princes et leur clientèle – leur mesnie –, participait également à l'éducation des jeunes aristocrates, garçons ou filles, qui s'initiaient au cours des parties à la stratégie militaire.

Cet effacement du genre se manifeste sur le choix de certaines aristocrates, qui se dotent d'un sceau de type équestre, qui renvoie davantage à leur statut qu'à leur sexe. Il s'agit d'un sceau rond, représentant habituellement un chevalier en armes et chevauchant, brandissant une épée ou une lance d'une main, un écu armorié de l'autre⁶. Jeanne de Constantinople (1194–1200-1244), comtesse de Flandre et de Hainaut, se fait ainsi représenter à cheval, en robe et manteau, coiffée en cheveux, un faucon sur le poing⁷. Dans les dernières années du Moyen Âge, Marie de Bourgogne (1457-1482) se dote d'une matrice de sceau la figurant dans un paysage naturel, parsemé de fleurettes dans lequel court un chien. Elle est vêtue d'une robe à longues manches flottantes, fendues jusqu'à l'épaule, porte un oiseau sur le poing et chevauche une haquenée couverte par une housse aux armes du duché de Bourgogne⁸.

Par ailleurs, la féodalité envisage le pouvoir comme un bien patrimonial, un héritage qui peut tomber entre des mains féminines.

Les femmes, héritières, épouses et mères, peuvent ainsi se retrouver temporairement en position d'autorité. Orderic Vital, moine de Saint-Evroult, rapporte que Cécile, veuve de Trancrède de Hauteville, prince d'Antioche, adouba plusieurs jeunes écuyers pour qu'ils remplacent les nombreux chevaliers tués à la bataille de Darb Sarmada ou *Ager sanguinis* (1119)⁹. Détentrices de fiefs, suzeraines, les femmes de l'aristocratie sont régulièrement amenées à remplacer leur époux, parti en guerre ou en croisade, aussi bien pour la gestion des terres que celle des hommes. Cela peut parfois les conduire à faire la guerre.

6. Société française d'héraldique et de sigillographie. [En ligne] URL <http://sfhs-rfhs.fr/accueil/sigillographie/>

7. SIGILLA, base numérique des sceaux conservés en France. [En ligne] URL <http://www.sigilla.org/sceau-type/jeanne-constantinople-grand-sceau-2706>

8. *Ibid.* [En ligne] URL <http://www.sigilla.org/sceau-type/marie-bourgogne-premier-grand-sceau-23433/>

9. Martin Aurell, *art. cit.*, p. 4 [la pagination renvoie à la version en ligne] ; Orderic Vital, *Historia ecclesiastica* VI, p. 108, XI, 25.

Les femmes dans la bataille

Plusieurs chevalereses sont ainsi restées célèbres pour avoir participé aux combats. Certaines sont mentionnées lors de sièges, auxquels elles prennent une part active. C'est le cas, par exemple de Nicola de la Haie, ou de La Haye, veuve de Gérard de Canville, aujourd'hui honorée par une plaque commémorative au château de Lincoln (Lincolnshire, Royaume-Uni). À la mort de son père, en 1169, elle hérita du château et endossa la fonction de châtelain. Elle assura à ce titre la défense du lieu à deux reprises, en 1191 puis en 1217. Au XIV^e siècle, dans le contexte de la guerre de succession de Bretagne, Jean le Bel et Jean Froissart dans ses *Chroniques* rapportent que Jeanne de Flandre, épouse de Jean de Montfort, a encouragé les femmes à jeter des pierres et de la chaux vive sur les assaillants lors du siège d'Hennebont, mené en 1342¹⁰. Une nuit, à la tête d'un détachement de soldats, elle sortit de la ville et mit le feu aux tentes des troupes adverses¹¹.

D'autres aristocrates vont jusqu'à se rendre sur les champs de bataille, comme Richilde de Hainaut capturée à la bataille de Cassel (1071)¹². Au début du XII^e siècle, l'impératrice Mathilde (Mathilde l'Emperesse), fille du roi Henri I^{er}, en conflit avec son cousin Étienne de Blois, fut très active dans les combats, supervisant les troupes et visitant les villes assiégées. Agnes Randolph ou Agnes de Dunbar (v. 1312-1369), épouse du comte de March Patrick V, surnommée « Black Agnes », défendit son château assiégé par les Anglais entre janvier et juin 1338, en l'absence de son époux. Nous pouvons enfin évoquer Pétronille, femme du comte de Leicester, qui, selon Jordan Fantosme dans son *Estoire del Viel rei Henri* (1174-1175)¹³, prit part à la bataille de Fornham à cheval et en armes. Le même raconte qu'elle accompagna son mari révolté aux côtés des fils du roi et de Guillaume le Lion d'Écosse avant de se faire capturer et violer¹⁴.

Il s'agit là de dames nobles, évoluant dans un univers guerrier, mais les femmes du peuple ne sont pas en reste. En témoigne la *Chanson de la croisade*

10. Adrien Dubois, « Femmes dans la guerre (XIV^e-XV^e siècles) : un rôle caché par les sources ? », *Tabularia. Sources écrites des mondes normands médiévaux*, 2004, p. 50.

11. La scène est illustrée sur une miniature du manuscrit français 2663, conservé à la Bnf, f. 87v [en ligne] URL <https://portail.bibliissima.fr/ark:/43093/ifdata1365f6a855caf9e3fab37fee999373b9044187f9>

12. Martin Aurell, *ibid.*

13. Ce poème historique en anglo-normand, improprement intitulé « chronique » par les éditeurs contemporains, relate la révolte du fils d'Henri II contre son propre père, avec le soutien du roi d'Écosse, Guillaume le Lion.

14. Martin Aurell, *art. cit.*, p. 5 ; Jordan Fantosme, *Chronicle*, ed. R.C. Johnston, 1981, p. 974-990.